

Le Jour, 8 juillet 1948

## CEUX QUE NOUS NE VERRONS PLUS - HABIB TRAD

Un visage après l'autre une génération s'en va. De Paris est venue mardi soir la nouvelle que Habib Trad était mort.

Nous nous disions au revoir il y a vingt jours à peine. Il ne pouvait plus monter une marche, mais c'est dans un sourire de la bouche et de yeux qu'il montrait son essoufflement.

Le cœur malade de notre ami était un grand cœur. Cet homme que le souci du bien public travaillait, se rendait compte de l'usure de sa santé ; il se dépensait inlassablement quand même. Non point qu'il n'y eut dans ses plans quelque chose d'un peu chimérique ; et nous le lui disions. Mais dans cette obstination, maintenue pendant un quart de siècle et plus, à travers les circonstances les plus diverses, il y avait de la grandeur. Il était si constant dans l'amitié qu'il défendait l'opinion de ses amis comme il eut défendu leur honneur. Et pendant tout ce temps, on l'a vu quand il le fallait sur la brèche, prêt à s'associer sans défaillance à une protestation ou à un effort.

C'était aussi un homme de bien que la misère humaine remuait et qui se passionnait pour la charité. Plus d'une œuvre a connu son concours vigilant et plus d'une a, dans une large mesure vécu de son initiative. L'impression qu'il nous a laissée à la dernière rencontre est bien celle d'une compassion multipliée pour la souffrance des hommes, et puis une tendresse accrue pour ceux qu'il aimait. Depuis longtemps déjà, en allant l'un vers l'autre, nous nous trouvions naturellement dans les bras l'un de l'autre et quand une larme rapide venait mouiller le bleu profond des yeux de notre ami, on voyait bien que tout son cœur y était.

Il n'a pas attendu pour partir la saison des feuilles mortes. Il ne reviendra pas au temps des fleurs qui avaient sa prédilection. Lui qui aimait par dessus tout l'harmonie discrète des couleurs, les parfums virils et les et les belles choses, nous savons qu'à la fin c'est devant quelque émouvante icône que son regard s'extasiait.

En perdant un ami de cette sorte on a le sentiment d'abandonner quelque chose de soi-même. Et on pense avec mélancolie au courant éternel qui emporte tout ; mais aussi à la jeunesse illimitée qu'on attend de ce qui n'a point de fin.